

Denise BERNOT  
Sylvie PASQUET

## LES BONZILLONS DEUX PETITS BIRMANS AU MONASTERE

*La première rencontre de deux enfants avec la vie monastique : tel est le thème de la nouvelle birmane moderne (1978) dont nous présentons ici une traduction commentée. Elle est intitulée "Fleurs en bouton".*

L'auteur figure sous un nom de plume : "Zin Yo", ce qui signifie "La Mouette", oiseau dont la vue perçante est soulignée avec insistance dans la zoologie médicinale du vénérable Nagasein; la mouette aperçoit, certes, à très grande distance, d'infimes détails mais elle paraît surtout aimée du commun des mortels birmans pour son indépendance d'oiseau migrateur et pour sa sollicitude envers l'homme dont elle accompagne, et dont elle est supposée guider, les bateaux.

Do So Myin Tchi (nom orthographié à l'anglaise : Daw [Madame] Sao Myint Kyi) avait établi, pour la bibliothèque centrale des Universités de Rangoon, vers 1970, une liste de correspondance des pseudonymes aux noms réels; selon cette liste, "La Mouette" n'est autre que Çakhing Mya Çang (Thakin Mya Than, à l'anglaise). Avant la dernière guerre mondiale, les jeunes nationalistes birmans luttant pour l'indépendance de leur pays, alors colonie anglaise, faisaient précéder leur nom de Çakhing, "Seigneur". Ils voulaient montrer par là qu'ils devaient être, légitimement, les maîtres du pays.

Çakhing Mya Çang fut donc, dès le début, engagé dans la politique, ce qui lui valut plusieurs années d'emprisonnement. sous des régimes divers.

Bien qu'il ait été un auteur prolifique — romancier, journaliste, critique, polémiste et doctrinaire — nous n'avons glané que bien peu d'informations sur lui. L'essentiel se trouvait dans la chrestomathie de Malikha.

Mya Çang naquit dans un village de la province de Henzada en 1921. En 1938, il entra dans l'association des jeunes Birmans revendiquant l'indépendance de leur pays. En 1939 déjà, il fut puni d'une peine de prison, peine prolongée l'année suivante. Transféré par la suite d'un lieu de détention à un autre il n'en sortit qu'en 1949, alors qu'il était incarcéré à Mandalé, son premier roman sous le bras et bien décidé à faire une carrière littéraire.

Ce premier roman attendit trois ans d'être publié. Mya Çang fut pendant ce temps éditeur de journaux : *L'Avant-garde de la nation*, *Rouge*, *Le journal du peuple*. Après une nouvelle arrestation en 1959, il fut envoyé aux îles Kôkô, sorte de bagne redouté dont il sortit au mois de janvier suivant. Enfin, en 1963, il fut assigné à résidence surveillée pendant quelques mois.

Un grand nombre de ses nouvelles et romans furent portés à l'écran, entre 1960 et 1970. Le roman qu'il rédigea en prison a pour titre le nom de l'héroïne : la servante Me Mô Swé, et décrit l'existence tourmentée de celle-ci et de l'enfant qu'elle a eu clandestinement avec le fils de la maison. D'autres romans *Le menteur* (1958, dont un film fut tiré), *L'imbécile* (1964), *Fidélité à vie* (1966, 2<sup>e</sup> édition), s'en prennent à l'hypocrisie de la société et à la corruption. L'auteur ne s'est pas contenté d'examiner son engagement dans des écrits politiques, comme dans *L'Abhidhamma révolutionnaire* (1964), mais il a considéré que la littérature romanesque devait aussi être engagée. Il a d'ailleurs écrit en 1967 une histoire de la littérature intitulée *Littérature et société*.

Pourquoi avons-nous choisi la nouvelle "Fleurs en bouton" ? Parce qu'elle est consacrée à une étape indispensable dans la vie d'un Birman bouddhiste, et si rares sont les non-bouddhistes que l'on pourrait se contenter de dire "dans la vie d'un Birman". Il s'agit donc là d'un texte bien représentatif de la vie de toujours dans ce pays, qu'elle soit traditionnelle ou moderne. Elena Gioco,

dans son mémoire "Discipline monastique, pratique laïque : méditation et modernité en Birmanie", met bien en évidence le caractère vivant de la tradition bouddhique, dans ce qu'elle a d'essentiel. Certes, lorsque l'auteur dit : "... la coutume birmane veut que chaque garçon reçoive une initiation à cet état (monastique)... Au sein de la communauté laïque un jeune garçon ne reçoit son statut social d'homme qu'après avoir été initié à la vie monastique" (p. 18), elle s'appuie déjà sur Wijayaratra et Spiro, mais c'est là une vérité sur laquelle il n'est pas inutile d'insister... Ce que nous n'hésitons pas à faire à notre tour dans la mesure où elle sous-tend l'histoire de "Fleurs en bouton".

L'esprit du texte nous a paru être représentatif d'une perspicacité volontiers ironique, très courante : c'est une appréciation réaliste, moqueuse sans méchanceté, des difficultés que présente la pratique de la règle monastique pour des enfants et de leur réaction, très humaine, devant ces difficultés. Tout, dans le récit, est authentique, chaleureux et direct : ainsi, la sereine indulgence du supérieur du monastère et sa rigueur d'éducateur, d'enseignant. Il ne faut pas oublier en effet que les monastères furent, jusqu'à la colonisation anglaise, les seules écoles et universités de la Birmanie et que les bonzes continuent de se préoccuper activement d'instruction en général en même temps que d'instruction morale et religieuse. Est parfaitement décrite également l'attitude des parents, tenus par la tradition d'engager leurs fils dans le noviciat, fiers et heureux d'y parvenir puisque le mérite rejaillit sur eux, mais trop pauvres pour laisser longtemps leurs enfants faire travailler seulement leur esprit, ce que dit Elena Gioco dans le mémoire précité : "Si le Shinbyu, la cérémonie à travers laquelle le garçon devient novice, concerne manifestement le statut spirituel et social du garçon lui-même, il le dépasse pour bénéficier aux parents ou autres adultes qui patronnent l'initiation. L'investissement requis du patron n'est pas maigre : il dépense d'ordinaire les économies de plusieurs années. Mais cet investissement est bien récompensé puisque le Shinbyu représente l'une des plus importantes occasions offertes par le Sangha aux laïcs qui souhaitent gagner du mérite" (pp. 18-19).

Ces derniers points — l'investissement que représente le noviciat d'un fils, les sacrifices qu'il peut entraîner, et ce qui en est escompté — correspondent à la réalité constante des villages birmans; ils sont illustrés par "Fleurs en bouton", ainsi que nous allons le voir maintenant à travers la traduction.

### Fleurs en bouton

Les deux bonzillons gravirent à toute vitesse l'escalier menant à l'étage supérieur du monastère. A peine arrivés, ils se prosternèrent précipitamment devant le Supérieur Sandima, qui parcourait le promenoir pour se donner un peu d'exercice.

— "Vénérable, s'il vous plaît, ayez la bonté de nous donner notre nom en religion."

A cette supplique inopinée, l'abbé prit un instant l'air sévère, puis il se dérida peu à peu et dit : "Hum... Oui, naturellement. Puisque vous avez revêtu la robe, je dois vous donner un nom; disons que cela m'est sorti de l'idée, mais il faut vous en donner un, bien sûr. Alors, connaissez-vous vos jour et signe de naissance ?

— Oui Vénérable", répondirent-ils d'une seule voix.

L'un dit être né un vendredi, l'autre un dimanche.

"Hum", fit l'abbé, "parfait. Voyons, toi qui es né un vendredi, je te baptise 'Vénérable Çondara'. Et pour toi le fils du dimanche, va pour 'Vénérable Eggaçamadi'".

Les bonzillons, se regardant l'un l'autre, répondirent en souriant : "Oui, Vénérable." Ravis, ils dégringolèrent en bas du monastère après une triple prosternation devant le Supérieur. Le vénérable abbé suivit des yeux leur descente; hochant la tête, il murmura pour lui-même : "Ah ! ces petits novices !"

Çang Tchhaung était novice depuis trois jours; Aung Tcho avait commencé sa vie de bonzillon un jour plus tôt que lui; mais Çang Tchhaung, qui était plus grand, allait devant lorsqu'ils quêtèrent la nourriture.

Aung Tcho, aussitôt après avoir revêtu la robe, avait escompté pour le jour suivant la venue de son camarade Çang

Tchhaung, habillé comme lui en jaune éclatant, et il avait projeté de prier, dès l'arrivée de ce dernier le jeune abbé, le Vénérable Çanwara, de leur permettre de dormir dans le même bâtiment. Avant leur entrée au monastère, les deux garçons étaient d'inséparables copains de classe. En tant que voisins, ils étaient aussi camarades de jeu, de promenade et d'école buissonnière.

Çang Tchhaung était effectivement arrivé au monastère le jour prévu. Son père, sa mère et ses proches parents avaient apporté en offrande tout ce qu'il fallait pour la cérémonie, y compris les huit objets rituels. Le Vénérable lui avait fait prendre la robe. Ses parents avaient offert au monastère le repas ce jour-là. Et cela avait été tout pour l'ordination de Çang Tchhaung. Aung Tcho s'était souvenu du festin offert aux nombreux invités et du haut-parleur ouvert à fond, lors de sa propre ordination. Il avait murmuré avec un petit sourire : "Ce jour-là, c'était formidable !" Puis il avait été bien content de voir son camarade en robe safran; il lui avait dit : "Qu'est-ce que je t'ai attendu ! Hé !... Hé !... maintenant, ce que je suis content que tu sois là !

— Frère, il ne faut pas dire 'toi', 'moi'. Il faut se traiter de 'Vénérable', de 'Supérieur'. Attention, maintenant, hein ! Hé !... Hé !... Supérieur ! Hé !... Frère !", lui avait répondu Çang Tchhaung, jouant au savant, mais sans pouvoir s'empêcher lui-même de rire de son bafouillage.

— Misère, mais toi aussi tu te trompes ! Alors, je vais t'expliquer les tâches qu'un novice doit accomplir au monastère".

Ainsi Aung Tcho s'était-il apprêté, en tant qu'aîné d'un jour dans le noviciat, à exposer à son camarade les obligations du bonzillon.

"Mais attends !", avait fait l'autre, "on dit qu'on doit avoir un nom quand on est novice. Alors, comment le Supérieur t'a-t-il baptisé ?

— Il ne m'a pas encore baptisé.

— Hé ! mais moi non plus.

— Viens, on va demander un nom au Supérieur.

— Attends ! seulement après que tu m'auras expliqué les tâches journalières.

— Hé ! Oui, d'accord. Voilà... On se lève à cinq heures du matin. On se débarbouille. On fait la prière. Et après, on se prépare avec la robe et le bol. Et à cinq heures et demie, on part quêter la nourriture : c'est la quête de l'aube. C'est drôlement fatigant. Ce qu'on transpire ! On ne peut manger qu'une fois le Supérieur servi, au retour de la quête. Après le repas, c'est la pause et la récitation. Et puis il faut ressortir pour la quête du grand repas. Oh ! ça fait beaucoup. Finalement, à sept heures du soir, il faut faire ses prières. Ça dure ! Moi je tombe de sommeil. Même qu'hier, comme on m'a surpris endormi, je me suis fait punir à coups de rotin."

Ainsi Aung Tcho avait-il expliqué tout ce qu'il savait et cela l'avait épuisé.

Çang Tchhaung avait observé : "Dis-donc, on doit avoir terriblement faim, puisqu'on ne peut pas manger le soir.

— Moi, je me rassasie le matin. Mais l'heure venue, qu'est-ce que j'ai faim !

— Ah ! si c'est comme ça, moi je ne ferai que sept jours.

— Tiens, allons demander un nom.

— Attends ! L'abbé ne va pas être content.

— Alors on demandera demain.

— D'accord."

Le matin, la mère de Aung Tcho, en versant la nourriture à son fils lors de la première quête, lui avait demandé avec un sourire : "Quel est ton nom en religion ?" Aung Tcho s'était trouvé déçu d'avoir dû répondre, tout honteux, qu'il n'en avait pas encore. Il y avait de quoi être tourmenté de cette lacune alors qu'il portait la robe depuis la veille. Maintenant il avait un compagnon : Çang Tchhaung qui, lui non plus, n'avait pas de nom. Ils iraient le lendemain en demander un. Ils iraient lorsque le Supérieur serait seul. Quelle honte, si quelqu'un d'autre l'avait su ! Aussi le lendemain avaient-ils épié le moment où il n'y avait personne. Çang Tchhaung ayant fait un signe de la main, les voilà grim pant à toutes jambes au monastère.

Désormais, ils étaient tous deux baptisés : Vénérable Çondara et Vénérable Eggaçamadi.

Frère Çondara portait la robe depuis quatre jours. Il avait dû observer scrupuleusement la règle d'abstinence l'après-midi; cela n'empêchait pas son estomac de protester vers cinq heures du soir : une faim dévorante s'emparait alors de lui. Ce soir-là, la faim était plus insupportable encore. Il fallait absolument voir avec Frère Eggaçamadi s'il n'y avait pas une solution. Il se mit à la recherche de son camarade, sans succès. Il le chercha dans le pavillon de l'abbé Çoma. En vain. Le Supérieur l'aurait-il convoqué ? Mais il n'était pas non plus dans le bâtiment principal. Frère Çondara se dépitait de ne trouver son camarade nulle part lorsque, justement, il l'aperçut ! Il le vit descendre du réfectoire où résidait l'intendant, jetant des regards furtifs tout autour de lui, comme s'il n'avait pas la conscience tranquille. Il l'interpella : "Hé ! Frère Egga, je t'ai cherché partout. Qu'est-ce que tu fabriquais là-dedans ?

— J'étais allé voir Ou Phô Ci. Et toi alors, pourquoi est-ce que tu me cherchais ?

— Je voulais ton avis...

— Sur quoi ? Cause...

— J'ai une faim épouvantable : allons chez moi. On pourrait boire du sirop et manger de la gelée de sucre de palme. Tu viens avec moi... mon Frère ? On pourrait peut-être y aller, non ?

— Bien sûr ! Il n'y a qu'à demander au Supérieur ! Viens, on y va."

Et voilà les deux petits novices partis chez le Supérieur. Puis, par le chemin du village, ils se rendirent tout droit à la maison de Frère Çondara.

Il commençait à faire sombre, tant mieux ! C'était moins gênant. Leur faim torturante leur donnait des ailes. Mais juste avant d'arriver au but fusa la taquinerie d'un voisin, le vieux Tcho Khing : "Oh ! voilà les petits 'Frères confiture' !" Frère Çondara y répondit par un sourire grimaçant et pressa encore plus le pas pour arriver chez lui.

Sa mère les accueillit avec empressement : "Oh ! voilà nos petits Frères ! Venez, venez, asseyez-vous là !

— Ma chère Fille... euh, Maman ! Sers-nous du thé et de la gelée...

— Bien sûr ! Hé, Eçi, prépare la gelée et fais du thé, vite; c'est qu'ils ont l'air d'avoir faim !"

La mère, Do Hla Ting, fit diligence pour que les bonzillons eussent ce qu'il fallait; le père, Ou Hla Tcho, tout réjoui, lança à sa femme : "Quelle allure ils ont, nos petits novices ! Regarde-moi ça, Hla !" Elle exulta encore plus ouvertement et porta son fils aux nues sous couleur d'interroger son camarade : "Alors Frère Aung Tcho, combien de retraites comptes-tu faire au monastère ? Notre fils va en faire trois, n'est-ce pas mon garçon ? Une pour son Papa, une pour sa Maman, et une pour lui-même." Et Frère Egga, baissant la tête, lui répondit d'une petite voix : "Tant que ça me plaira, naturellement, ma Fille." Emanant de la cuisine, le parfum de la gelée lui chatouillait les narines, lui faisant venir l'eau à la bouche; mais devant le père et la mère de Frère Çondara il ne pouvait que avaler sa salive, tandis que son ventre criait famine.

Un instant plus tard, les petits novices se régalaient à satiété de gelée chaude fumante, servie par la grande sœur Eçi, et du thé nature qui l'accompagnait. L'assiette de gelée fut vite liquidée, nettoyée à fond. Quand ils eurent fini, la nuit était tombée; le père, Hla Tcho, raccompagna les bonzillons jusqu'à la porte du monastère.

Il y avait longtemps — plus d'un an et même plus de deux — que Hla Tcho projetait d'envoyer son petit garçon Çang Tchhaung à la pagode pour lui faire faire son noviciat. A présent, Çang Tchhaung avait dix ans révolus : il était temps de réaliser ce projet. Et puis, maintenant, les parents étaient en mesure de faire face aux inévitables frais d'entrée au monastère du garçon. A force de se serrer la ceinture pour mettre de côté le peu qu'ils pouvaient, et encore avec bien du mal, ils avaient pu procéder à la donation d'usage. Comme, dans leur cœur, était gravée la devise : "Il n'y a que l'intention qui compte", peu importait que ce fut une pauvre donation de deux sous; elle les purifiait et la joie de leurs bonnes actions quotidiennes pouvait s'épanouir.

L'allégresse de cette joie soulevait Hla Tcho tandis que, sur le chemin du retour à la maison, il se remémorait leur donation :

l'œuvre accomplie qui illuminait les ténèbres; et pour finir, il entendit tinter les sept coups de l'office du soir au monastère, au moment précis où il franchissait le portillon de sa cour.

Frère Egga dégringola à toutes jambes du pavillon de Ou Phô Ci, en s'essuyant la bouche d'un aller et retour de la paume; il jeta ensuite un coup d'œil circulaire : personne en vue, encore heureux ! Alors, il alla s'asseoir sur le banc, au bout de la galerie couverte. Il pouvait être six heures du soir.

Frère Çondara n'avait pas fini, non, il n'avait pas encore fini ! Dans un coin, là-bas, derrière la porte, il faisait toujours honneur, avec délectation, aux offrandes de nourriture. Il était caché dans le noir, dans l'angle intérieur de la grande porte; les bouchées de riz refroidi prises au bol à aumônes, bien imprégnées d'huile et salées étaient un délice ! Il gardait l'oreille aux aguets dans tous les azimuts. Entre le battant de la porte et l'embrasure, du côté des gonds, la lumière filtrait. Il se faisait aussi petit qu'il le pouvait. Ou Phô Ci était absent, occupé par une question de repas pour les bonzes.

C'est alors que se fit entendre, en bas sur le sol, un léger glissement de sandales — le bruit de pas qui se rapprochent. Le cœur de Frère Çondara battait la chamade et il avait des sueurs froides. Pour une fois qu'il subtilisait de quoi manger, allait-il se faire pincer, se demandait-il avec angoisse.

Le réfectoire était à l'ouest du monastère; le chemin du village le longeait et n'en était séparé que par le mur du terrain monastique. Des maisons bordaient l'autre côté du chemin. Alors retentit la voix du Supérieur, parvenu au pied du bâtiment où se cachait Frère Çondara; il hélait un passant sur le chemin, dehors : "Hé ! Ça Tcho, mon Fils, tu n'es pas encore à la rizière ? Est-ce que le paddy donne ?

— Oui, Vénérable. Il n'y a pas de parasites et il ne devrait pas y avoir beaucoup de perte.

— Est-ce que notre cher Fils Myat Kô est rétabli ? Les changements de saison sont pernicieux pour la santé, il faut faire attention et vénérer scrupuleusement les Trois Joyaux : le Seigneur Bouddha, la Loi et la Communauté.

— Oui, Vénérable."

Tapi dans un coin, derrière la porte, Frère Çondara n'osait plus bouger d'un millimètre, tel une souris entendant miauler. En un clin d'œil, la saveur de la nourriture délicieusement assaisonnée s'était évaporée; il tenait encore serrée entre les doigts la dernière bouchée déjà préparée et, quand il ouvrit la main, les grains de riz tombèrent les uns après les autres, tout écrasés, pulvérisés. Il avait les yeux dirigés vers l'extérieur, rivés sur le rai de lumière entre le battant de la porte et l'embrasement. Bientôt, un frôlement de sandales sur le sol l'avertit que le Supérieur avait repris dignement sa marche; le bruit de pas s'éloigna de plus en plus.

Frère Çondara quitta alors furtivement sa cachette. Des restes de nourriture jonchaient le plancher : il les fit tomber entre les lattes. Il aspergea, pour le rincer, le bol à aumônes avec l'eau de la bassine à vaisselle, puis il le souleva et le remit en place, jetant de tous côtés un regard encore effarouché : rien à signaler. Il aperçut alors Frère Eggaçamadi assis sur son banc, un sourire aux lèvres... un sourire qui voulait dire : "Alors, tout va bien ?" Frère Egga remarqua : "Je me suis fait de la bile, j'ai eu peur quand j'ai vu le Supérieur marcher sur le chemin du village.

— Ah ! Tu peux le dire ! Moi j'en ai perdu jusqu'au goût de ce que je venais d'avalier ! Tout de même, je me suis rassasié tant que j'ai pu... Une veine... Et comme le Supérieur n'a rien su...

— Ce que tu as été lent à manger ! La prochaine fois, fais-le en quatrième vitesse. Viens, on s'en va. Il faut qu'on allume les lampes devant l'autel."

Frère Eggaçamadi, en bonzillon plus vieux d'un jour, conseillait ce qu'il fallait faire comme un moine expérimenté; avec son camarade, il se dirigea vers le bâtiment principal.

A voir leur allure, on aurait dit des candidats triomphants quittant la salle d'examen après avoir su répondre aux questions. C'est qu'ils avaient le ventre plein après le repas bien assaisonné d'huile et de sel. Frère Çondara venait, pour la première fois, de transgresser l'interdiction de manger après midi, mais son maître, Frère Egga, n'en était pas à sa première, ni même à sa deuxième expérience.

Ou Hla Tcho, genoux à terre et postérieur sur les talons, saluait le Supérieur. Ce dernier, sachant d'avance ce que son fidèle allait lui demander, devança ses questions : "Allons, mon Fils, dis-moi ce qui t'amène. Tu veux que Çondara retourne à la vie laïque, n'est-ce pas ? C'est le moment d'aller à la palmeraie, c'est ça ?

— Oui, Vénérable, comme à l'accoutumée. Et puis, le garçon est trop jeune pour rester longtemps sous la robe safran. D'autre part, à la maison cette fois, on n'a que lui pour garder le petit. Et puis, il y a les palmiers, cette année."

Cela voulait dire que les inflorescences donneraient davantage de jus à cuire. Hla Tcho continua : "A part la palmeraie, il y a pas mal de parcelles à ensemercer en paddy."

— Hum... Bon, c'est naturel de chercher à s'enrichir, mais il faut aussi donner de l'instruction aux enfants. Alors ? Est-ce que ça ne plaît pas à Frère Çondara de porter la robe ? C'est vrai qu'il est jeune. Il a dix ans, n'est-ce pas ?

— Oui, dix ans, Vénérable.

— Oui, c'est encore bien jeune et, à cet âge-là, ce n'est pas facile de suivre la règle monastique. Bon, bon, qu'il retourne à la vie laïque demain en fin d'après-midi. Mais dans les années à venir, il faudra compléter son instruction, hein ! Les biens matériels ne sont pas les seuls à considérer. Il est nécessaire aussi de constituer à ces enfants leur capital spirituel. Il faut que mes chers fidèles leur fassent acquérir des connaissances scientifiques : le capital des enfants, c'est l'instruction. Ce n'est que par elle que l'homme peut s'élever, mon Fils.

— Oui, Vénérable. A partir de l'année prochaine, je vous le confierai, Vénérable. Mais pour cette année, excusez-moi, Vénérable.

— Eh bien... c'est parfait."

Hla Tcho se prosterna devant le Vénérable et s'en retourna. Le Supérieur se dirigea vers le bâtiment d'ordination, dans la lumière déclinante qui suit le coucher du soleil. A ce moment, il aperçut de loin les Frères Çondara et Egga, assis sur le banc au bout de la galerie couverte, et marcha droit sur eux. En le voyant venir, les deux novices sautèrent sur leurs pieds et levèrent respectueusement leurs paumes jointes devant leur front.

Le Supérieur s'adressa à Frère Çondara. Celui-ci sursauta à l'appel aimable mais inattendu de l'abbé. Il se sentit même peu rassuré et c'est d'une bouche tremblante qu'il y répondit. Le Supérieur lui dit : "Tu dois retourner à la vie laïque demain, tu vas aider tes parents. Mais l'an prochain, tu devras rester constamment avec moi, tu entends ? Pour cette année, va avec eux. Et puis, est-ce que vous, les novices, vous avez pu suivre la règle interdisant de se nourrir l'après-midi ? Les novices ne le sont vraiment tout à fait que grâce à une victoire sur eux-mêmes et aussi sur le monde extérieur. Certes, vous savez désormais réfléchir et méditer. Vous devrez être capables de suivre la discipline monastique, c'est-à-dire être fidèles à la robe safran, n'est-ce pas ? L'année prochaine, il faudra parfaire votre instruction et reprendre la robe. Promis, n'est-ce pas ? Au fait, ce n'est pas pareil pour Frère Egga. Toi, quand tu auras fini le *Lokanṭi*, tu continueras en apprenant tout le *sūtra* des protections contre le mal, tu entends ? Et cette règle de trois, tu l'as un peu comprise ?

— Oui, Vénérable. J'ai compris, Vénérable.

— Eh bien, c'est tout."

Le supérieur s'éloigna par la galerie couverte en direction du monastère principal. Frère Çondara, qui était assis sur ses talons, les mains jointes levées, bondit sur ses pieds et vint étreindre son camarade en disant : "Eh bien, moi maintenant je vais manger à satiété au dîner, mais toi, tu restes encore ici. Ne vole pas trop à manger le soir, hein ! C'est pas tout à fait sûr que le Supérieur ne sache rien ! Il a dit qu'il fallait être capable de porter la robe, de ne pas manger l'après-midi, tu as entendu ! Mais moi, demain, je serai redevenu laïc, hé, hé !"

Le visage de Frère Çondara rayonnait de joie. Courant presque, il se précipita au pavillon de jeune abbé, le Vénérable Çanwara. Frère Eggaçama demeura seul, tout rêveur. Il finit par murmurer : "Oui... oui, mon père à moi aussi, d'ici deux jours, va venir parler au Supérieur, et j'irai à la rizière avec mes parents. Moi aussi, je suis utile, autant que toi, mon vieux Çan Tchhaung."

La lumière du soir déclinait mais resplendissait encore le rayonnement du soleil disparu. Bientôt, l'on entendrait sonner les

sept coups de l'office du soir. Les pas de Frère Egga étaient aussi lents que ceux de Frère Çondara étaient pressés, pourtant, ils menèrent tout droit le novice peu enthousiaste au bâtiment principal.

(*Miyawadi Magazine*, XXVI, 12, octobre 1978, pp. 95-101)

### COMMENTAIRE

Au fil de ce récit apparaissent plusieurs aspects du bouddhisme birman et aussi de la société birmane.

#### L'emploi du temps au monastère

L'un des bonzillons — le premier arrivé en religion — décrit, presque heure par heure, la matinée d'un novice : lever à cinq heures, toilette, prière puis, à cinq heures trente, collecte de nourriture de l'aube; au retour, après que le Supérieur a été servi, premier repas, récitation de textes religieux, seconde collecte de nourriture pour le repas principal qui doit être pris avant midi. A sept heures du soir, la prière est la dernière obligation de la journée. Entre midi et sept heures du soir, un autre passage du récit suggère, plus vaguement, des heures de classe qui laissent un long temps de liberté aux novices.

Le terme qui désigne l'ensemble des occupations du bonzillon : *veyyāvaccam*, est pâli; il englobe en réalité toutes les tâches accomplies au service de quelqu'un, qu'il s'agisse d'un laïc ou d'un religieux.

Quant au Supérieur, l'on sait que, le matin de bonne heure et en fin d'après-midi, il se dégourdit les jambes par une promenade solitaire et sereine, comme le révèle l'écho de ses pas. Sa promenade est présentée comme une des attitudes traditionnelles du corps et l'emploi d'un terme pâli, pour désigner celles-ci, est doublement normal, puisqu'il s'agit de traditions prestigieuses, venues de la médecine indienne, et qu'il concerne, en l'occurrence, un

bonze bouddhiste. Le récit fait état de ses activités d'enseignement en matière de textes bouddhiques et de calcul, il le montre aussi dans son rôle de conseiller des fidèles : un conseiller qui se préoccupe de leur salut mais qui, n'ignorant rien de leur vie matérielle et de ses difficultés, sait qu'il ne doit pas leur demander l'impossible.

#### Vêtements, ustensiles et nourriture des bonzes

La robe du bonze ainsi que les objets et ustensiles nécessaires à sa vie quotidienne sont désignés globalement par les termes pâlis devenus traditionnels en birman. Le terme désignant la robe vient indirectement d'un mot pâli qui se réfère seulement à l'une des trois pièces du vêtement. On apprend aussi que les bonzes gardent leurs sandales aux pieds à l'intérieur du monastère.

Les ustensiles dont ils se servent sont désignés du mot pâli se référant aux objets d'usage domestique, sans distinction de laïc ou de religieux. Ce sens large ne s'est pas perdu en birman, mais l'emploi du mot n'est plus courant qu'à propos des religieux. Le texte nous indique seulement qu'ils sont au nombre de huit et que le bol à aumônes en fait partie.

Sur la nourriture, des indications plus précises apparaissent au hasard du récit. Lorsque l'intendant est occupé au village par la question vitale de nourriture des bonzes, l'organisation très poussée de ce système se révèle. La nourriture est désignée par deux termes distincts : l'un, *shong*, est spécifique de ce qui est destiné aux bonzes et préparé par les ménagères de telle ou telle maison, de tel ou tel quartier, à tour de rôle; l'autre terme, *shang*, s'applique au riz en grains non cuit, quelle que soit sa destination. Une fois cuit, seulement, il peut devenir partie intégrante de ce qu'on appelle *shong*. De façon indirecte, il est aussi suggéré que l'approvisionnement en riz, même s'il est destiné finalement au monastère, est distinct du reste. Quand l'un des petits novices charpentiers se régale dans une encoignure de la porte, on apprend que les restes de riz cuit sont conservés d'un jour sur l'autre et que, parmi les provisions, figurent l'huile et le sel, même si l'on ne fait

pas la cuisine au monastère. Quand les deux novices affamés rendent visite à la famille apparaît, outre le thé nature, la nourriture semi-liquide permise après midi : la gelée de sucre de palme.

#### Occupants et bâtiments du monastère

Le récit montre la hiérarchie des occupants religieux : depuis les novices, occupants temporaires, chargés de quêter la nourriture, jusqu'au Supérieur qui prend les décisions importantes, procède aux ordinations, confère les noms en religion, est le conseiller suprême et le responsable de l'enseignement. A un échelon intermédiaire se situent les jeunes abbés plus définitivement entrés en religion que les novices, et auxquels ces derniers ont plus souvent affaire qu'au Supérieur.

Un personnage laïc, chapelain ou intendant, veille à l'organisation matérielle du monastère, dans lequel il n'est d'ailleurs pas à demeure, car c'est lui qui s'occupe des relations économiques avec l'extérieur.

Supérieur et jeunes abbés ont chacun un bâtiment; dans le bâtiment principal réside le Supérieur. Des dortoirs sont réservés aux bonzillons. Quant à l'intendant, son domaine contient le réfectoire qui sert aussi d'office où garder les restes de riz cuit, l'huile, le sel, l'eau; dans cette sorte d'office, l'on fait la vaisselle qui est ensuite rangée sur des étagères ainsi que les bols à aumônes.

Des espaces couverts permettent la promenade ou le repos : galeries courant comme des balcons autour du bâtiment principal, ou allées couvertes menant d'un édifice à un autre à l'abri de la pluie et du soleil.

Les constructions sont sur pilotis et l'on y accède par quelque chose qui peut être aussi bien une échelle raide qu'un spacieux escalier. Le terme birman *hléga* désigne en effet tout moyen de passage à l'étage supérieur, depuis la poutre encochée jusqu'à... l'ascenseur (dans ce dernier cas, *hléga* est précédé d'un terme signifiant, à peu près, mécanique). En ce qui concerne le monastère

de village qui nous est décrit, les deux hypothèses extrêmes sont à écarter.

#### Prestations des laïcs

Le laïc est, par définition, un donateur, *dega*, du pâli *dâyakâ*, et c'est ainsi que le bonze l'appelle.

En dehors de la fourniture quotidienne, bien connue, de nourriture, la générosité des fidèles envers le monastère peut aller, comme en témoignent deux passages de l'histoire, jusqu'à l'extrême limite de leurs possibilités. Ainsi, l'énormité des dépenses entraînées par le noviciat d'un enfant est perceptible à travers l'évocation de la fête bruyante offerte par les parents du premier novice et, plus encore, à travers le monologue mental du père de l'autre novice : il se remémore les privations que lui et sa famille se sont imposées pendant des années pour offrir de pauvres dons et une bien modeste fête, à cette occasion.

Nous touchons du doigt cette limite lorsque le père en question vient chercher son fils de dix ans, dont le travail est indispensable à l'équilibre économique précaire de la famille. A ce moment, le Supérieur n'ose rien exiger même dans l'intérêt de l'enfant, car il sait que, dans l'immédiat, ses fidèles survivent tout juste, au jour le jour.

#### Hiérarchie

Un autre aspect de la société birmane, qui se fait bien jour à travers le récit et, plus précisément, à travers le vocabulaire, est son caractère hiérarchisé; cette hiérarchie complexe s'exprime par les termes d'adresse, les substituts des pronoms et les pronoms eux-mêmes, fort peu employés en birman. L'on s'aperçoit également que le vocabulaire religieux et le vocabulaire laïc diffèrent pour les termes de base tels que "se déplacer" ou "manger", ce qui est normal puisque l'état de bonze est plus honorable et situé plus haut dans l'ascension vers le *nirvâna* que l'état de laïc.

Ainsi, lorsque les deux garçons se précipitent devant le Supérieur pour être "baptisés", ils se désignent eux-mêmes par le terme "disciples respectueux", équivalent de "nous", et s'adressent à lui comme au Bouddha, par le terme de *pheya*. Quand le Supérieur répond, c'est d'abord par phrases sans sujet où le "vous" (pluriel) ne figure pas; à la fin de sa phrase, seulement, "votre" est rendu par un complément de nom *kô ying* "des frères vénérables" (= "des novices"), *lé* "petits", c'est-à-dire qu'il situe les bonzillons par rapport à la connaissance de la doctrine, dans laquelle ils ne sont effectivement que de "petits novices", mais non comme ses interlocuteurs, non comme "vous" ou "tu", et eux-mêmes se situent par rapport à lui comme ses disciples et non comme des locuteurs "nous" ou "je". Cependant, lorsque le Supérieur donne aux enfants leur nom en religion, il fait précéder ce nom de "Vénérable" *ching*, forme plus complète que l'autre : *ying*, affaiblie par la présence d'un mot précédent.

Lorsque le premier enfant entré au monastère voit arriver son camarade, il oublie qu'ils portent tous deux la robe et l'apostrophe d'un *ming* "toi" ("t") désinvolte, usuel entre intimes ou à l'égard d'un "inférieur", et se désigne lui-même par *nga* "je" encore plus familier, ou même pire, puisqu'en dehors de l'emploi familier il connote de la condescendance à l'égard de l'interlocuteur, voire du mépris.

Son camarade, encore plus fraîchement promu bonzillon, prétendant lui donner une leçon, lui fait escalader trop vite les échelons de la hiérarchie. Il le fait passer du "Vénérable" *eching* (variante de *ching*) à l'égal du "Bouddha" *pheya* pour le faire redescendre au rang de "novice" *kô ying*. Après cela, tous deux renoncent à se mesurer avec de telles difficultés et reviennent à des appellations de camarades laïcs. Cette scène n'est nullement exagérée; le problème existe même entre laïcs et demande souvent, pour être résolu, beaucoup de réflexion et d'investigations discrètes (au moins sur l'âge, le statut familial, la profession), si les interlocuteurs ne sont pas des intimes.

Les deux enfants sont de nouveau en difficulté lorsqu'ils vont au village. La situation est alors aggravée du fait que la différence d'âge et de statut familial situe les parents à un échelon

supérieur tandis que la différence de statut religieux/laïc les situe en-dessous des enfants-bonzes, d'où l'étrange appellation du novice à sa propre mère et la gêne qu'il en éprouve lui-même. Littéralement, il l'appelle "grande donatrice" *dega ma dji*, ce que nous avons traduit par "ma chère Fille" puisque c'est là une appellation usuelle de bonze à laïc, comparable aux "mon Fils", "ma Fille", d'un prêtre occidental s'adressant à l'une de ses ouailles. De même dans notre récit, le Supérieur du monastère appelle "donateurs" les paysans avec lesquels il s'entretient, sans qu'il y ait nécessairement derrière ce terme une donation effective, pas plus qu'il n'y a de parenté réelle entre un prêtre et ses paroissiens.

Dans les entretiens entre le Supérieur et les villageois, la marque de politesse *-pa/-ba*, absente des propos du bonze mais constamment présente dans ceux des villageois, indique aussi la hiérarchie, mais elle n'est pas spécifique des rapports entre religieux et laïcs. En revanche, lorsque la mère de l'un des novices invite les enfants à entrer, elle emploie, pour rendre le verbe "se déplacer", *tchoua*, spécifique des bonzes et grands personnages, puis elle rend "servir à manger" par *ka* ?, spécifique des bonzes. Cette dame et son mari, instruits par l'âge et l'expérience, désignent les enfants et s'adressent à eux par le terme modérément respectueux de *kô ying*, qui concilie les rapports d'âge et de statut. Enfin, les verbes signifiant "dire" sont différents selon qu'un "supérieur" ou qu'un "inférieur" parle...

C'est ainsi que, tout au long de l'histoire, les mots traduisent le respect contraignant de la hiérarchie, non sans que l'auteur égratigne discrètement, ici et là, de telles pratiques.

Et pour que le lecteur visualise aussi les marques de respect, la prosternation du laïc devant le religieux ou des jeunes devant les vieux est décrite en termes précis, par deux fois. Tout au début du récit, les novices qui se précipitent chez le Supérieur, "s'asseyent" *thâng*, "frappant (mettant en contact) la tête" ou *khai* ? (c'est-à-dire "mettant front au sol"); puis, lorsque le père de l'un des bonzillons vient demander le retour à la vie laïque de son fils, ses "genoux" *dou* "prennent appui" *thao* ?. Ces expressions recons-

tituent à elles deux l'ensemble des gestes et attitudes de la prosternation, où les jambes sont repliées sous le corps qui est, lui-même, penché en avant et même aplati et le front contre terre. La somme des gestes et de leur sens est exprimée par le verbe *kedo* qui suit *dou thao* ? dans le texte.

Ce *kedo*, trop riche de sens pour être traduit d'un mot, signifie à la fois "témoigner son respect", "demander pardon pour ses offenses éventuelles" et "solliciter une bénédiction". Il appartient au vocabulaire général et est utilisé, par exemple, pour désigner l'adieu d'un enfant à ses parents avant un long voyage, ou le salut d'un disciple à un maître après une longue absence etc. C'était encore rendre hommage au suzerain - *kedo*, curieusement, correspond pour le sens et le son aux deux termes chinois *ketou* et *koutou* employés dans les mêmes circonstances.

#### Les emprunts à une langue étrangère

S'agissant d'un épisode lié au bouddhisme et à ses pratiques, il n'est pas étonnant que le texte abonde en emprunts au pâli et au sanskrit.

Il est souvent difficile de décider si l'emprunt s'est fait à partir du sanskrit ou du pâli. Le premier cas est nettement plus rare. Mais quelques termes viennent à coup sûr du sanskrit, d'après leur forme ancienne connue; ainsi *charâ* (*hseya*) "maître" vient du sanskrit *âcârya* car sa forme attestée au XII<sup>e</sup> siècle est *chryâ*.

Mais parmi les trois termes employés pour désigner les novices, l'un est le pâli *sâmaṇe*. Rappelons que sont désignés de même par des mots pâlis les objets nécessaires à la vie quotidienne du bonze, *parikkharâ*, ainsi que le chapelain-intendant qui accomplit au monastère les besognes auxquelles les bonzes n'ont pas le droit de se livrer, *kappiya*. Le nom de la robe de bonze *saṅkan* : (*çingang*) vient directement du pâli.

Lorsqu'est évoquée, par l'un des bonzillons, la quête de nourriture de l'aube, c'est *anṇ(a)*, "aube" en pâli, qui est employé. Il faut préciser qu'en birman, ce terme se trouve également hors

d'un contexte bouddhique, mais il est alors littéraire ou poétique. L'impression de "dignité" qui se dégage des bonzillons aux yeux des parents est rendue par le pâli *indre* (*eindeyē*).

Lorsqu'est décrite la prise de robe de l'un des garçons apparaît un terme pâli dont le sens s'est beaucoup élargi en birman moderne; c'est *maṅgalā* "ce qui est auspiceux : bénédiction, rite, cérémonie heureuse". Il ne s'employait pas seul jusqu'à une époque récente; actuellement, l'on s'en sert très communément pour dire "bonjour", à vrai dire, à des étrangers plutôt qu'entre Birmans.

Il y a également des hybrides comme l'expression *chimbyou*, de *chin(g)* "vénérable" et *-pyou* "faire", qui désigne la prise de robe ou l'entrée en noviciat.

Mais le vocabulaire courant au monastère ne puise pas qu'aux sources pâlies : lorsque l'un des bonzillons rêve de "sirop" : une boisson permise après midi, il emprunte l'expression de son rêve au hindi en parlant *dechaleba* ? "sorbet". Bien entendu, ce terme est aussi d'usage courant en dehors du monastère et se relie à un fait de civilisation : le goût du sucre et des laitages semble importé de l'Inde; ces produits ne faisaient pas partie de la nourriture quotidienne des paysans. L'on peut se demander si la fermeture économique, la raréfaction du lait condensé, le rationnement du sucre n'ont pas provoqué par réaction le récent engouement de la population — surtout urbaine — pour ces aliments.

De même, les bonzillons contraints à l'abstinence manifestent une passion insolite pour la gelée de sucre de palme...

## BIBLIOGRAPHIE

- GIOCO, Elena, *Discipline monastique, pratique laïque : méditation et modernité en Birmanie*, mémoire de DEA, Université de Nanterre, 1986, 73 p. dactylographiées.
- HLA PE, "Some Adapted Pali Loan Words in Burmese", *Burma Research Society Fiftieth Anniversary Publications 2*, Rangoon, BRS, 1961, pp. 71-101.
- "A Tentative List of Mon Loan Words in Burmese", *JBR*, VI-1 (juin 1957), pp. 71-94.
- HLA TIN, pseud. HLA THAMEIN, *An Etymology of Loan Words in Burmese Language*, ms., s.d., 2 + 117 p.
- HOKE SEIN, (*Dictionnaire pâli-birman*), Rangoon, Presses du Gouvernement, 1954, 4 vols.
- JUDSON's *Burmese-English Dictionary*, Rangoon, Baptist Board of Publications, 1953, 8 + 1123 p.
- LUCE, Gordon H., "Economic Life of the Early Burman", *BRSFAP 1*, Rangoon, BRS, réimp. 1960, pp. 323-375.
- MALIKHA, (*Choix de romans birmans*), vol. 2, Rangoon, Pagan, 1970, pp. 291-293.
- Ashin NAGATHEIN, (*Pharmacopée*), VI-1, Rangoon, Hanthawadi, 1975, pp. 30-31.
- RONG Mei, "Les enfants-bonzes espiègles", *Voyage en Chine*, n°21, pp. 8-13, illustrations.
- De WILDE, Patrick, *Birmanie, les Arcanes de Shwedagon*, Paris, Laffont, 1986, 138 p., pl. coul.